De-ci, de-là

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **30 (1942)**

Heft 609

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-264412

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

de s'y consacrer ». Si nous applaudissons des deux mains à l'avènement de conditions économiques qui permettront à la mère d'enfants en bas âge de se vouer entièrement à leur soins et à leur éducation, la formule nous paraît dangereusement rigide en ce qui concerne la femme sans enfants, ou celle dont les enfants sont déjà grands, la femme mariée qui a passé par une formation professionnelle coûteuse, la femme qui travaille par vocation et non pour gagner son pain, ou encore celle qui accomplit un travail social important. Reléguer ces femmes-là à leur seule tâche au foyer aurait des conséquences néfastes au point de vue personnel et professionnel, et nous suggérons à la Ligue de transformer cette déclaration en un vœu relatif aux seules femmes mères de jeunes enfants. Enfin dans le dernier chapitre, celui du citoyen, la Charte déclare encore que: « la femme doit collaborer à la vie politique partout où ses dons particuliers peuvent être employés de façon naturelle au service de la communauté.». (La collaboration féminine est spécialement recommandée pour les questions scolaires).

Et maintenant, retournons au point de départ. La situation que la Ligue offre à la femme correspond-elle à « l'être réellement libre » dont les forces et les dons peuvent s'épanouir au profit de la communauté ? Nous ne le pensons pas. Une phrase dans l'introduction nous montre, au contraire, que les auteurs de la Charte manifestent simplement la tendance de n'admettre que le type de femme formée à l'image qu'ils en ont faite et de ne la placer que là où cela leur paraît utile. Ils parlent en effet « d'une égalité des sexes mal comprise, qui compromet plus qu'elle ne favorise le développement et l'épanouissement de la femme dans la vie publique et dans la famille ». (*p.* 8). Il semble qu'on joue ici sur le mot *égalité*, faisant croire qu'en réclamant l'égalité politique, les féministes admettent qu'elles sont en tout point les égales de l'homme ! Rien n'est plus faux. Egalité politique signifie que les féministes suisses pensent avoir la capacité de découvrir *par elles-mêmes* — et au même titre que les hommes — là où est leur mission en tant que femmes et comment elles peuvent se mettre au service du pays. Tout comme les femmes scandinaves, finlandaises ou anglo-saxonnes, elles sauront collaborer avec les hommes et prendre sur elles la part des responsabilités qui correspondent à leur nature et aux expériences qui leur sont propres. C'est pourquoi elles demandent instamment à être libérées de cette tutelle « qu'une véritable communauté ne tolère pas ». En outre, nous ne pouvons admettre que la femme suisse ne soit appelée à participer à la vie publique pour la seule raison qu'elle s'y rendra utile, alors que nous estimons, nous, que c'est parce que, aussi bien que l'homme, elle est membre d'un peuple de citoyens souverains. C'est pourquoi elle demande que l'Etat soit *humanisé* et non *masculinisé*, en reconnaissant aux femmes aussi ce rôle de citoyennes souveraines, afin que chacune puisse apporter librement à la communauté la contribution des dons qu'elle a reçus.

A. Leuch.

Si notre journal vous intéresse, aidez-nous à le faire connaître et à lui trouver des abonnés.

La Femme et la Profession

Nous traduisons et résumons ci-après quelques fort intéressantes réflexions formulées sur ce sujet toujours actuel par Mlle le Dr. S. Gal, dans le numéro d'octobre dernier de la Katholische Schweizerin :

...Problème fort ancien, écrit Mlle Gal, car depuis des siècles, il y eut des institutrices, des gardes-malades, des couturières, mais nous avons peu de détails sur ce passé féminin. Depuis le dix-neuvième siècle, le problème s'est transformé puisque les femmes se sont lancées dans presque toutes les carrières. Les circonstances économiques ont contraint un très grand nombre de femmes à gagner leur vie hors de la famille et un instinct féminin puissant les a poussées à travailler dans les champs des plus divers de l'activité humaine afin de collaborer à toutes les entreprises des hommes, selon leur propre génie qui est différent du génie masculin.

Nous croyons qu'il y a dans cette idée une grande vérité psychologique ; cependant nous pensons que le très grand nombre de femmes qui sont actuellement contraintes de trouver du travail les a poussées à s'engager dans de nouvelles professions. Il serait, en effet, impossible que la couture, l'enseignement ou les soins aux malades offrent assez de débouchés à toutes celles qui en cherchent.

A. W.-G.

Ma femme ? Elle ne fait rien : elle fait le ménage...

...disent en toute bonne foi nombre d'hommes chez nous. Il semble en être un peu autrement en Amérique, puisque le grand hebdomadaire *Life* consacre tout un article richement illustré aux occupations absorbantes qui sont celles de trente millions de ménagères à travers les Etats-Unis.

Celle qu'il prend comme type de « ces jeunes, modernes et caractéristiquement américaines » travailleuses bénévoles est une femme de trente-deux ans, mère de trois enfants, qui, avec sa famille habite une maison palissée en bois sur un terrain planté d'arbres, le tout loué pour deux ans. Durant les onze années de sa vie de femme mariée, cette jeune femme a, non seulement mis au monde ses enfants, mais encore déménagé trois fois, soigné son mari lors d'une opération, et ses enfants lors des inévitables maladies de l'âge tendre (oreillons, rougeole, scarlatine même). Elle a combiné, préparé et cuisiné environ 10.000 repas, et avec très peu d'aide (une jeune fille qui vient le soir garder les enfants quand son mari et elle dînent chez des amis, ou vont au club voisin jouer au bridge ou danser), elle a accompli les innombrables tâches qui sont celles de la femme américaine dans un intérieur heureux et bien tenu.

Si le chauffage, l'entretien du gazon, des fleurs et la culture des légumes sont du domaine du mari, la femme, elle, est tout à la fois couturière lingère, chauffeuse (c'est elle qui, par trois ou quatre fois par jour, conduit en auto son mari au bureau et ses garçons à l'école), blanchisseuse (sa buanderie en sous-sol a été sa seule distraction lorsqu'elle était isolée avec Peter parce qu'il avait la scarlatine), laveuse de vaisselle, femme de chambre, cuisinière, sommelière, infirmière... Debout dès six heures et demie le matin, pour pouvoir déjeuner avec son mari à la cuisine, elle n'interrompt pas un instant sa besogne, lavant la vaisselle du déjeuner, habillant et baignant les enfants (Pamela, à quatre ans, doit être habillée le matin, puis déshabillée pour son somme de l'après-midi, puis habillée à nouveau et encore une fois déshabillée le soir avant d'être baignée et finalement enveloppée de sa longue robe de nuit), faisant les lits, récurant la chambre de bain, époussetant le *living room* (qui est son orgueil et qu'elle a pris plaisir à décorer elle-même en en combinant les couleurs des cretonnes et des papiers), préparant les repas dont elle a commandé les éléments par téléphone après en avoir étudié le prix au marché dans le journal local, surveillant à travers les vitres les petits qui jouent dans le jardin, les conduisant chaque quinzaine chez le coiffeur de la ville voisine pour la coupe régulière de leurs cheveux, et trouvant encore le moyen de recevoir dans l'intimité des amis autour de sa table joliment décorée... Quand elle s'assied et écoute la Radio, ses mains travaillent encore à raccommoder les effets des siens, car elle sait compter, et n'achètera pas de souliers neufs à Tony cette année, comme elle l'aurait sans doute fait l'an dernier, avant que les prix montent sans que le salaire de son mari suive le même chemin ascendant...

...Trente millions de femmes aux Etats-Unis mènent donc cette vie. Et, à part quelques petites différences dues à la latitude et à la longitude, les femmes de chez nous en font-elles moins ?...

M. F.

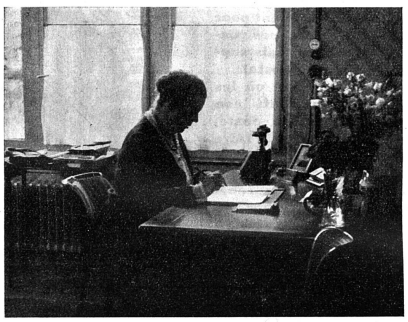
Deux anniversaires...

...de femmes dont toute l'activité fait honneur à notre sexe ont été célébrés au cours de ces derniers mois chez nos Confédérées des bords de la Limmatt. C'est d'abord Mlle Marie Hirzel, si connue comme présidente de la Société féminine zurichoise des restaurants sans alcool, qui a fêté en 1941 ses soixante ans. Sait-on bien que, sous sa direction, se trouvent actuellement 16 grandes entreprises que, en digne successeur de Mme Orelli, et malgré les difficultés de la crise, de la guerre, du ravitaillement, de la concurrence, elle sait maintenir à la hauteur de leur réputation, toujours accueillants, toujours impeccablement dirigés, toujours offrant aux milliers et milliers — pour ne pas dire aux centaines de milliers — de clients qui les fréquentent toute l'année une nourriture saine, un cadre sympathique, une atmosphère de foyer?...

L'autre jubilaire zurichoise est Mme Verena Conzett, qui a atteint le bel âge de 80 ans, et qui, si son nom est moins connu peut-être, en Suisse romande, nous donne aussi un bel exemple de courage et de bonté. Car ainsi qu'elle l'a raconté elle-même, dans son livre *Scènes vécues et souvenirs de luttes*, elle était une petite ouvrière en cravates, lorsqu'elle épousa à vingt et un ans un ouvrier typographe. Celui-ci ayant pu s'établir à son compte, sa jeune femme devint sa collaboratrice immédiate, puis, après son veuvage, dirigea à elle toute seule l'imprimerie qui portait son nom, et qu'elle mena au succès en dépit des pires difficultés, tout en élevant ses deux fils pour qu'ils puissent succéder à leur père. Elle prit alors à ce moment-là un repos bien gagné, mais qui, hélas! ne fut pas de longue durée: la terrible épidémie de grippe de l'automne 1918 lui enleva coup sur coup ses deux fils, si bien qu'âgée de soixante ans, elle dut se remettre courageusement à la brèche pour conserver l'imprimerie à son petit fils. Mais ce n'est pas seulement pour son énergie et sa vaillance que le nom de Mme Conzett peut être honoré, mais aussi pour tout ce que, en temps que femme connaissant de près les difficultés de la vie des femmes qui travaillent, elle a fait pour les ouvrières. La question des enfants illégitimes notamment l'a toujours préoccupée, et elle a été l'un des membres fondateurs de la Pouponnière dite du Foyer d'Inselhof.

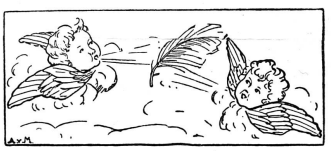
A Mme Conzett comme à Mlle Hirzel, nos vœux les meilleurs, bien que tardifs, avec l'expression de notre reconnaissance pour leur activité.

M. F.



Mlle Hirzel présidente de la Société féminine des restaurants sans alcool de Zürich.

Cliché „Le Foyer pour tous"



DE-CI, DE-LA

Une des récentes recommandations de l'Office fédéral de guerre pour l'alimentation...

...touche à l'emboutéillage dans les magasins à certaines périodes du mois. En effet, les coupons alimentaires étant généralement valables jusqu'au cinquième jour du mois suivant celui pour lequel ils ont été distribués, nombre de ménagères en profitent pour grouper leurs achats sur les premiers jours de chaque mois, ce qui est fort compréhensible. Mais d'autres se précipitent dans

Les femmes et les livres

Lina Bögli (1858-1941)

Ce sont de vivants et lumineux souvenirs de jeunesse qu'a éveillés en moi la nouvelle, communiquée en deux lignes par nos quotidiens, de la mort survenue le 22 décembre dernier de Lina Bögli. A vrai dire, je n'avais plus guère pensé à elle depuis le temps où je faisais mes délices de la lecture d'*En avant !* et ignorais complètement qu'elle vécût encore et où, si bien que ce me fut une surprise d'apprendre, par l'article nécrologique que lui consacra notre confrère *Berna*, qu'elle habitait depuis des années son bourg natal d'Herzogenbuchsee et y avait activement participé à tout le mouvement de culture sociale dont la célèbre auberge sans alcool, la *Croix Fédérale*, était le centre. Elle avait même, et malgré son grand âge, encore assisté au jubilé de cette hospitalière maison, l'été dernier : qui sait, peut-être une fois ou l'autre s'est-elle trouvée parmi ces solides et intelligentes Bernoises qui emplissaient la salle lorsque l'Alliance de Sociétés féminines tenait ses assises dans cette région ? et ai-je ainsi, sans le savoir, manqué l'occasion de rencontrer celle qui fut l'objet d'une de mes admirations juvéniles ?...

Car Lina Bögli avait tout ce qu'il fallait pour passionner au début du XXme siècle celles dont l'imagination chantait, dans la sagesse régulière et heureuse de notre vie continentale, le poème jamais écrit et toujours rêvé du grand large, des horizons nouveaux, des paysages exotiques... Remarquablement présenté au public de langue française par Mme Gabrielle Godet, dont le père avait été autrefois le professeur de la jeune étudiante à l'Ecole supérieure de Neuchâtel. *En avant !* fut lu et relu, enlevé et dévoré, par un public qu'enchantaient la verve familière, le don d'observation, le goût du détail pittoresque, et surtout, je crois, le cran de son auteur. Cette petite institutrice, qui partait toute seule pour l'Australie, munie seulement de son billet de passage et de 5 livres dans sa poche, en s'imposant à elle-même l'engagement qu'elle tint rigoureusement, quoiqu'il pût lui en coûter, de ne pas rentrer en Europe avant dix ans ; qui sut partout se débrouiller pour remplacer par son travail le viatique qui lui manquait en mettant vaillamment la main à la pâte, et qui eut aussi — et ce n'est pas un des aspects les moins intéressants de son caractère — le courage de ne prendre racine dans aucun des pays où elle finissait par se sentir plus ou moins chez elle, mais rompait des liens patiemment créés et repartait aventureusement à la recherche d'une autre destinée: c'était là un type tout nouveau de femme crânement sportive, comme le XIXme siècle finissant n'en avait point connue. Et là sans doute est la cause du succès que remporta Lina Bögli, précurseur en quelque sorte des Marthe Oulié, des Hermine de Saussure, des Viviane de Wattevile, des Ella Maillart et de bien d'autres, qui ont largement prouvé depuis lors les ressources de courage physique et moral, de persévérance, d'énergie, et d'ingénieux savoir-faire que peuvent mettre en valeur certaines natures féminines.

Et cependant, un remarquable article qu'une de nos collaboratrices occasionnelles, Mlle Elisa Strub, d'Interlaken, qui connut de près Lina Bögli, vient de donner au *Schw. Frauenblatt*, jette un jour nouveau sur le caractère de notre héroïne. Car, de cet article, il ressort que ce n'est pas seulement un amour sportif de l'aventure dominée par une volonté de fer, que ce n'est pas uniquement l'élan d'une imagination primesautière éprise d'exotisme, qui poussèrent Lina Bögli « en avant », mais qu'un élément d'ordre purement sentimental joua aussi un rôle important dans ses décisions. Et par là elle se rattache, sans qu'aient pu le deviner ses admirateurs d'autrefois, à un autre type de femme, celle qui, ayant au cœur un grand amour, trouve la force de l'en arracher.

Passons brièvement sur l'enfance de Lina Bögli, dernière née d'une nombreuse famille paysanne. Enfance sévère, solitaire, encore assombrie par de fâcheux insuccès scolaires. Ce ne fut que, plus tard, lorsque la nécessité de gagner sa vie l'eut amenée comme bonne d'enfants en Pologne, qu'elle sut véritablement ce qu'était un foyer, et, bien que l'on n'en trouve aucun écho dans ses livres — mais il semble qu'elle s'y est rigoureusement interdit d'y parler des siens — ce sont ses maîtres polonais, dans leur vaste domaine près de Cracovie, qui lui révélèrent, alors que ses proches en avaient été incapables, la chaleur et l'intimité d'une vie familiale sur le plan spirituel. Lectures en commun, conversations, conseils, leçons, discussions, la développèrent si bien que, lorsqu'au bout de quelques années, elle eut réussi à amasser un petit pécule, elle n'hésita pas à le dépenser pour suivre les cours de l'Ecole supérieure de Neuchâtel, puis pour passer quelques temps dans une grande école anglaise avant de retourner chez ses amis polonais. Je ne sais si c'est seulement à ce moment-là (elle avait alors une trentaine d'années), ou précédemment déjà, qu'elle avait rencontré chez eux certain officier polonais; et l'amour qui naquit entre eux fut d'essence si haute et si noble qu'ils ne reculèrent ni l'un ni l'autre devant le sacrifice qu'il impliquait. En effet, et si passionné pour sa carrière que fut le jeune homme, il n'hésita pas, et par deux fois, à y renoncer pour Lina, puisque ne possédant ni l'un ni l'autre les 50.000 couronnes de dot exigées selon l'ancienne coutume pour le mariage d'un officier, il démissionna, d'abord en 1892, puis de nouveau dix ans plus tard, lorsqu'elle revint de son tour du monde, et qu'il se trouva en costume civil, le premier à l'attendre sur le quai de la gare de Cracovie, pour lui répéter sa demande en mariage.

Mais Lina avait elle aussi l'âme haute et ne voulait pas de ce sacrifice. Peut-être encore avait-elle pu voir de près des ménages où l'a-

Avant la prochaine collecte à domicile en faveur du Don National

«...Les charges qui incombent au Pays en ce troisième hiver de guerre sont lourdes, je le sais. Mais il suffit de jeter un regard sur les misères de tant d'autres peuples pour éprouver un sentiment de reconnaissance. Aussi je ne doute pas que l'appel du „Don National Suisse" sera entendu et suivi. Chacun, dans la mesure de ses moyens, concourra au but commun : donner aux défenseurs du Pays cette tranquillité d'esprit que leur doivent ceux de l'arrière.

Pour notre Pays, pour notre Armée, soutenez le „Don National Suisse". »

les magasins sitôt le 1er du mois échu au calendrier, uniquement parce qu'elles craignent de ne plus trouver ce dont elles ont besoin durant les trente jours qui vont venir, crainte que l'expérience prouve non seulement exagérée, mais fausse.

Des commerçants s'étant plaints, l'O. G. A. demande instamment à toutes ses correspondantes de persuader les acheteuses de leur connaissance de faire de préférence leurs achats entre le 5 et le 25 du mois — ce qui est d'ailleurs dans leur intérêt en évitant les cohues et en permettant à chacune d'être plus vite servie. Merci d'avance à toutes celles de nos lectrices qui faciliteront la tâche des vendeuses, en faisant connaître et comprendre à leur entourage ce qui précède.

Collecte de lunettes.

Le Comité international de la Croix-Rouge avait demandé cet automne au Service civil du travail féminin suisse d'organiser une grande collecte de lunettes usagées au profit des camps de prisonniers. Le résultat de cette collecte a été très satisfaisant. Des colis innombrables, venant de toute la Suisse, sont arrivés à la Croix-Rouge à Genève, où se fait maintenant le triage définitif de ces lunettes.

La plupart d'entr'elles sont en très bon état, grâce à l'amabilité des opticiens qui se sont chargés de les réparer et de les classer, chaque paire étant mise dans une enveloppe avec les indications techniques nécessaires.

Des questionnaires, concernant le nombre et la qualité des lunettes désirées, ont été envoyés dans les différents camps de prisonniers et d'internés. Ils sont remplis par les médecins et renvoyés à la Croix-Rouge. Il s'agit alors de refaire des paquets et d'expédier les lunettes à ceux qui en ont un urgent besoin.

„Soyons unis!"

C'est le titre de la petite revue dactylographiée, qui est née après le dernier cours d'éducation coopérative de Freidorf, les participants estimant avec raison grand dommage de laisser tomber sans leur garantir une continuation des relations aussi cordiales et charmantes. *Soyons unis!* paraîtra chaque fois que ses lecteurs, aussi bien que ses rédactrices, auront quelque chose à se dire, ce qui est une formule aussi modeste qu'originale. Pour le moment, il expose les buts et le programme des Coopératives scolaires et extrascolaires de Lausanne, Genève et La Chaux-de-Fonds, et apporte d'excellents résumés des conférences faites à Freidorf, ainsi que toute une liste des projets que rêvent de réaliser ces actives coopératrices.

Pour tout renseignement, s'adresser à Mlles Rothen et Tuillard, 6, rue de la Retraite, à La Chaux-de-Fonds.

Pour les acheteuses

L'entretien des „étoffes synthétiques"

La rareté toujours plus grande, sur le marché mondial, des fibres textiles naturelles, particulièrement de la laine, du coton et du lin, a stimulé les recherches de fibres de remplacement et des tissus nouveaux, de plus en plus variés, sont mis à la disposition du consommateur. L'on est même arrivé à fabriquer des fils plus résistants que ceux que fournit la nature. En effet, nous connaissons déjà, utilisées dans les pays d'outre-mer, les fibres plus résistantes que la soie naturelle et le lin: le *Nylon,* le *Vynion,* la *Fibre C. P.* faits « de charbon et de chaux ». Mais la grande majorité des fibres artificielles sont en cellulose régénérée, à base d'acétate de cellulose, en protéine animale ou caséine du lait, en cellulose « animalisée » ou viscose additionnée de caséine, en fibre régénérée telle que la laine renaissance, etc.

Il est clair que ces nouvelles étoffes exigent d'autres procédés de lavage et de détachage que ceux qui étaient en usage jusqu'ici pour la laine, le coton et la soie naturelle. Afin d'éviter des dommages, l'éducation du consommateur devrait être entreprise sur ce point, car le linge et les vêtements représentent une part importante de la fortune nationale d'un pays. Pour ne donner qu'un exemple, l'Allemagne estime à six milliards de RM. la valeur du linge, et la perte résultant des procédés de lavage défectueux est évaluée à trois cents millions par an !

Il semble donc que le consommateur devrait être renseigné sur la composition des nouveaux tissus et sur leur entretien par une étiquette explicative. Certains commerçants affirmeront peut-être que les femmes manifestent peu d'intérêt pour la composition et la durée d'un tissu, mais qu'elles attachent une importance au style et au prix de l'étoffe, que munir les tissus d'une étiquette explicative risquerait d'affecter la vente, parce que bien des ménagères sont encore persuadées que la rayonne est un article inférieur et refusent d'acheter un vêtement ou un tissu portant la mention « rayonne ».

Il est possible que ces remarques soient justifiées. Cependant, une étiquette explicative éviterait nombre d'accidents, empêcherait que des dégâts irréparables soient causés à des tissus de valeur et rendrait impossibles les plaintes éventuelles et le mécontentement de la clientèle. Prenons, par exemple, une cliente qui achète un vêtement avec la garantie verbale de la vendeuse qu'il s'agit d'une étoffe cent pour cent pure laine, alors qu'il s'agit d'une rayonne viscose-acétate, fait qui sera vite établi s'il arrive à la cliente de renverser sur le tissu un produit chimique quelconque, par exemple un produit destiné à enlever le vernis des ongles. Si elle avait connu la nature réelle du tissu, la cliente se serait montrée plus prudente, la majorité des femmes sachant actuellement que les tissus où entre un composé d'acétate ne supportent pas certains produits, ni le fer chaud.

Que devrait mentionner l'étiquette ? Les renseignements qu'elle devrait fournir devraient être formulés en termes simples, clairs et brefs ; l'emploi de termes trop techniques devrait être exclu, parce que l'acheteuse serait souvent incapable de les comprendre et elle n'a pas le temps d'assimiler un texte un peu long. Il semble que le but cherché serait atteint si l'étiquette indiquait: la nature de l'article, les fibres qu'il contient ; la réaction à l'usage : fermeté de la couleur, rétrécissement, etc. ; la manière de l'entretien et le nom du fabricant. Le marquage des produits textiles fait de cette manière serait avantageux pour le commerçant et pour l'acheteur. Au magasin, les étiquettes répondraient d'elles-mêmes aux questions de la clientèle et feraient gagner du temps au personnel de vente, le nombre des plaintes et des réclamations serait considérablement réduit. D'autre part, l'acheteur saurait immédiatement à quel genre de tissu il a affaire, il se ferait une idée de la justesse du prix et saurait comment prendre soin de l'étoffe ou du vêtement acheté.

Mais pour atteindre le but désiré : « Donner aux acheteurs tous les renseignements nécessaires au moment de l'achat et améliorer en même temps les conditions du marché », il est nécessaire que s'établisse une triple collaboration. Le fabricant doit étiqueter son produit, puisque lui seul en connaît la nature, le commerçant et le vendeur doivent mettre l'étiquette en évidence, l'acheteur doit la demander, la lire soigneusement et tirer parti intelligemment des renseignements obtenus.

(L'Enseignement ménager).

A travail égal...

En Grande-Bretagne, les femmes constituent pratiquement la moitié du personnel des banques, mais ne sont engagées que pour un travail de bureau, sans système d'avancement ou ordre d'ancienneté ou de capacité. Même une femme chargée du service des changes ou des titres n'est payée que selon une échelle de travail temporaire, et par conséquent plus basse que celles du travail masculin.

En France : des inspectrices provinciales

Tout ce qui a été entrepris et obtenu en France pour lutter contre le chômage, a été en grande partie l'œuvre des inspecteurs provinciaux et des inspectrices provinciales. Dans la lutte contre le chômage féminin, les inspectrices provinciales se sont utilement employées. Jusqu'alors la lutte avait été placée sous l'angle de charité. Il ne s'agit plus de distribuer des aumônes, mais de donner du travail. La difficulté provenait surtout du fait que, si l'on peut envoyer le chômeur loin de sa résidence, il est impossible d'éloigner la chômeuse de son foyer. En collaboration avec les inspecteurs, les inspectrices provinciales ont pu jusqu'ici donner sur place du travail à près de 9.000 ouvrières.

S. F.

LE CINÉMA

LES LOUPS

L'honorable famille lausannoise qui, il y a quelque quinze ans, comptait parmi ses pensionnaires un jeune Argovien nommé Wilhelm Wyler, ne se doutait pas qu'il deviendrait un des premiers metteurs en scène de Hollywood et que son nom figurerait sur les affiches du monde entier. Après les Hauts d'Hurlevent, *après* la Lettre, *qui sont incontestablement du beau cinéma, voici que Wyler nous adresse* Les Loups, *d'après la pièce de Lilian Hellmann* : The little foxes, *parce que, dit le* Cantique des Cantiques :

« Attrapez-nous ces renards,
Ces petits renards qui ravagent nos vignes,
Car nos vignes sont en fleurs ».

Pourquoi les petits renards sont-ils devenus les loups ? Je ne saurais le dire. Ce n'est pas les Loups *que devrait s'intituler le film, mais bien* la Louve *ou plutôt* la Hyène, *car l'héroïne Regina, n'est femme que par la forme, — bien agréable à regarder — ; pour s'enrichir, pour satisfaire son ambition, pour dominer ses beaux-frères et leur montrer sa supériorité de femme d'affaires, elle sacrifie, sans même sourciller, son mari, — qu'elle laisse mourir dans une crise cardiaque, en refusant d'aller chercher le remède qui le prolongerait, — et aussi fille, foyer, maison. « J'aurais tout ce que je désire et personne ne m'arrêtera ». Elle sera encore plus riche et pourra aller à Chicago faire ce qui lui plaît.*

Ce n'est pas un caractère à donner en exemple aux petites filles dont on coupe le pain en tartines, non plus qu'à leurs mères. L'atmosphère est lourde et angoissante. Il faut tout le talent et la grâce de Bette Davis pour ne pas rendre insupportable un tel monitre. L'artiste est vraiment admirable par la simplicité de son jeu et par la puissance de son expression.

La photographie est splendide, le découpage excellent, bien qu'il y ait quelques longueurs dans l'exposé qui nous fait assister au début de l'affaire de coton pour laquelle Regina a besoin de beaucoup d'argent. Mais dans cette production encore apparaît ce goût puéril de l'Anglo-Saxon pour la reconstitution historique ; l'action se passe vers 1900, on ne sait pourquoi, et la photographie ne nous laisse rien ignorer de l'agencement de cette vieille maison nord-américaine, des lampes à gaz, des falbalas froufroutants de l'héroïne, et s'attarde complaisamment sur un immense chapeau couvert d'un oiseau, avec voilette à pois, naturellement, sous l'abri duquel Regina revient de chez sa couturière, munie d'un parapluie-aiguille, et sans être ni trempée ni même mouillée.

Mr. SMITH AU SENAT

C'est encore un film américain (que deviendraient nos salles obscures sans la production américaine !) qui n'offre rien de bien saillant, si ce n'est un mouvement endiablé. Ce Mr. Smith, un chef éclaireur, vêtu de lin candide et de probité, se réveille un beau matin sénateur ; il est tellement novice dans la politique qu'il tombe

mour qui unissait les deux époux avait eu à souffrir du déracinement complet des occupations et préoccupations de l'un d'eux... Elle refusa, et comme lui persistait dans sa résolution, elle se décida héroïquement à mettre entre eux la moitié du monde durant une période de dix années ». Cela n'a pas été du courage de ma part, confessa-t-elle à Elisa Sturb, mais la fuite devant mon amour... » Durant cette longue absence, ils ne n'écrivirent pas une seule fois, et quand à son retour, elle eut encore refusé cette nouvelle preuve de son amour, ils se séparèrent pour ne plus se revoir. Elle reprit son enseignement ; puis, ainsi qu'elle le raconte dans la préface de *En avant toujours!* se décida quelques années plus tard à repartir pour un second voyage, en Extrême-Orient, celui-là. Lui poursuivit cette brillante carrière d'officier à laquelle elle n'avait pas voulu qu'il renonçât pour elle, et mourut glorieusement en 1914 en défendant la forteresse qu'il commandait. Et lui comme elle restèrent célibataires, fidèles à cet unique amour.

. . . . . ,

J'ai repris, à l'occasion de la mort de Lina Bögli, ses deux volumes[1] que je n'avais pas ouverts, le premier en tout cas, depuis plus de trente ans ; et comme au temps jadis, j'ai eu peine à les refermer avant de les avoir achevés. Ceci, non seulement du fait de la curieuse coïncidence, qui a voulu que l'Australie et les îles du Pacifique, visitées par Lina Bögli en des temps autrement paisibles, fussent justement maintenant d'une inquiétante actualité; et non pas du fait non plus que ses observations et comparaisons entre la Chine et le Japon prêtent, un quart de siècle plus tard, à bien des méditations. Ce n'est pas seulement encore parce que, pour les féministes impénitentes que nous sommes même lors de lectures délassantes, il y a bien des remarques judicieuses à glaner au long de ces pages, sur la situation de la femme australienne, — la seule au monde alors à posséder son droit de vote — sur la minorité politique des femmes américaines, l'éducation des jeunes filles, la conception du rôle de la femme outre Atlantique, comme sur d'autres aspects de la vie féminine qui nous préoccupent toujours. Mais à côté de cet intérêt documentaire très vif, autre chose nous attache à son œuvre : la simplicité et la bonne humeur de son récit, le ton alerte, souvent malicieux, de sa narration, le coloris sans apprêt de ses descriptions, sa vision claire et juste des choses et des gens, et surtout, oui surtout, son courage tranquille et souriant, et son indépendance d'esprit. On sent si bien au travers de ces pages, et cela surtout lorsqu'on connaît le véritable motif de ses voyages, une âme forte, un cœur généreux, un esprit large et enthousiaste, que l'on comprend que nos amies les féministes bernoises aient sans hésiter placé Lina Bögli au rang des femmes les plus marquantes, non seulement de leur canton, mais aussi de notre pays.

E. Gd.

[1] *En avant!* Payot éditeur, Lausanne 1907. — *En avant toujours!* Delachaux et Niestlé éditeurs, Neuchâtel 1916.

Publications reçues

Yvonne Heilbronner : *Bourg d'en haut.* Une plaquette avec bois de l'auteur. Aux éditions « Présence » Genève 1941.

Nous avons eu l'occasion maintes fois de dire en ces colonnes tout le bien que nous pensions des expositions où les œuvres de Mlle Heilbronner ne passaient certes pas inaperçues. Il nous souvient en particulier des vues si pittoresques de Pérouges, à l'Athénée ; puis, à la Cité, si nous ne faisons erreur, des paysages luxuriants des îles Canaries, évoqués avec le talent de l'artiste et avec le même procédé que pour son dernier petit livre c'est-à-dire par des bois.

Mais, cette fois, il y a un texte qui accompagne et commente les illustrations, et, cette fois, ce ne sont pas de grands effets d'architecture ou de nature : c'est tout bonnement le pied du Salève, le village de Collonges — mieux, la partie supérieure de Collonges — hélas ! si près et si loin de nous, que fait revivre, avec son charme rustique, la plaquette dont il est question.

Le texte s'accorde en tous points avec l'image, dominé par une note d'émotion, de regrets mêlés d'espoir. Voici la maisonnette où l'on rêve de s'installer, mais la guerre coupe les ailes du rêve; c'est encore le vieux Zéphyrin sur son banc ; l'honnête balai qui servit aux nettoyages du futur logis n'est point oublié, ni la fourche ni les sentiers qui s'en vont dans la montagne, ni la superbe fontaine ombragée, ni encore les villageoises ou le linge à sécher que la brise agite sur la corde...

Heureux instants d'oubli du présent, de souvenirs du cher Salève. Quel Genevois y resterait insensible ?...

Pennello.

Une gravure sur bois de « Bourg d'en haut »